



... Le colonel Henry est en état
d'arrestation. ! (Page 2600).

C. I.

LIVRAISON 325

nette... Voulez-vous que j'aïlle tout de suite présenter mon rapport au Ministre de la Guerre ?

— Oui... évidemment, murmura Boisdeffre. Il n'y a pas moyen de faire autrement.

Le capitaine Guignet rectifia de nouveau la position.

— Avez-vous encore des ordres à me donner, mon général ? demanda-t-il.

— Non, pas pour le moment... Je vous remercie, capitaine...

Le lendemain matin, les généraux Boisdeffre et Gonse vinrent rejoindre le capitaine Cuignet dans un des salons du Ministère de la Guerre, dans l'attente de l'arrivée du ministre qui devait venir se concerter avec eux au sujet du document falsifié.

Après une vingtaine de minutes, le ministre pénétra dans la salle et prit place devant une table.

Le capitaine se mit tout de suite en devoir de l'informer du résultat de ses investigations.

Le ministre qui, quelques jours auparavant, avait parlé contre Dreyfus au cours d'une séance à la Chambre des Députés, parut assez étonné, et une expression de vive inquiétude se refléta sur son visage.

Tout d'abord, il ne put croire à ce que lui disait Cuignet et il demanda à examiner lui-même le document.

Après un examen rapide mais attentif, il laissa tomber la lettre sur la table et s'exclama avec un air indigné :

— Ceci est évidemment un faux !... Cela ne peut faire l'ombre d'un doute !... Cette lettre a été habilement falsifiée !

Ses yeux lançaient des éclairs de colère.

— Ne soupçonnez-vous pas qui pourrait être l'auteur de cette infamie ? demanda-t-il à Boisdeffre.

— Non, Monsieur le ministre, répondit le général. Cuignet se leva et demanda la permission de prendre la parole.

Le ministre de la Guerre lui en accorda l'autorisation par un simple geste de la main.

— S'il m'est permis de donner un conseil, je proposerai que le colonel Henry soit interrogé, dit l'officier.

Durant quelques instants, un profond silence régna dans la salle.

Les deux généraux et le ministre respiraient péniblement et se regardaient les uns les autres avec un air très perplexe.

— Que signifiait ce conseil du capitaine ?... Cela n'équivalait-il pas à une véritable accusation ?

Et cette accusation était des plus graves !

Le ministre fixa sur Cuignet un regard profond et scrutateur, puis il s'exclama :

— Faites appeler tout de suite le colonel Henry !

— Très bien, Monsieur le Ministre...

Et le capitaine sortit du salon pour exécuter l'ordre reçu. Dix minutes plus tard, il arrivait à l'Etat-Major où il trouva le colonel Henry dans son bureau.

Le colonel leva vers lui un regard étonné.

— Que désirez-vous, capitaine ? interrogea-t-il.

— Le ministre de la Guerre demande que vous veniez lui parler.

Henry se rendit immédiatement compte de la gravité de la situation et il ne put réprimer un sursaut.

Après une brève hésitation, il se décida à se lever et à suivre le capitaine. Dès qu'ils furent dans la rue, ils prirent une voiture pour arriver plus rapidement au ministère.

Quand ils pénétrèrent dans la pièce où le ministre et les deux généraux étaient restés à les attendre le colonel remarqua tout de suite qu'on le regardait avec un

air qui n'annonçait rien de bon.

Durant quelques instants, le ministre le fixa avec insistance, sans dire un mot.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent dans un silence de mort.

Finalement, le ministre prit la parole et, tendant la lettre au colonel, il lui dit :

— Je vous prie de bien vouloir m'expliquer pourquoi cette lettre a été écrite sur deux papiers de qualités différentes...

— Je ne le sais pas, Monsieur le Ministre... Vraiment, je ne saurais comment vous expliquer cela, balbutia le misérable en s'efforçant de garder un calme apparent.

Le ministre eut un geste d'impatience et reprit :

— Vous admettez avoir ajouté quelques mots vous-même ?

— Comment ?... Que voulez-vous dire, Monsieur le Ministre ?... Je...

Le colonel s'interrompit, comme s'il n'avait plus eu la force de continuer. Son visage était devenu blanc comme un linceul.

— Eh bien ? insista le ministre.

— Eh bien, oui, répondit le coupable avec un sourire forcé. J'ai ajouté quelques mots afin de faire concorder une phrase avec l'autre...

Le ministre continuait de le fixer avec un air de plus en plus sévère.

— N'auriez-vous pas écrit toute la lettre vous-même, par hasard ? fit-il.

— Quant à ça, non, Monsieur le Ministre !...

— Alors, veuillez nous expliquer exactement ce que vous avez fait...

— J'ai ajouté quelques mots qui appartenait à une autre lettre... Mais le nom de Dreyfus était déjà écrit...

— Et c'est cela votre explication ?

— Oui...

— Et la phrase de conclusion : « Personne ne doit rien savoir de tout ceci »... N'est-ce pas vous qui l'avez ajoutée ?

— Non, Monsieur le ministre... Non... Cela, je ne puis l'admettre, parce que ce n'est pas vrai... Quand Madame Bastian m'a remis cette lettre, j'ai éprouvé une très vive émotion... J'avais remarqué tout d'abord ces paroles : « J'ai appris qu'un député a l'intention de faire une enquête au sujet de l'affaire... ». Puis, ne comprenant pas exactement le reste de la phrase, j'ai ajouté quelque chose...

Indigné de ce nouveau mensonge, le ministre se laissa emporter par une impulsion de colère.

— Ce n'est pas vrai !... Vous mentez, colonel ! s'écria-t-il avec véhémence. Toute cette lettre a été écrite par vous !

Henry tremblait convulsivement.

— Non ! protesta-t-il d'une voix faible comme un souffle. Vous faites erreur, mon général... Je vous le jure !

— Inutile de jurer !... Nous ne pouvons considérer ce document que comme un faux ! répondit froidement le ministre. Vous feriez mieux de tout avouer !... Qui vous a suggéré de faire cela ?

Le colonel hésitait à répondre.

Pourquoi n'aurait-il pas accusé Amy Nabot ?... Désormais, cette femme était retranchée du monde des vivants et elle ne pourrait plus le contredire !

— Parlez ! insista encore le ministre. Qu'attendez-vous ?

— J'ai agi de ma propre initiative ! déclara le misérable, comprenant qu'une accusation contre Amy Nabot ne lui aurait servi à rien. J'ai fait tout cela pour ne

pas compromettre le Commandement Général... J'ai voulu rendre la tranquillité à tous ceux de mes supérieurs qui l'avaient perdue à la suite de cette affaire... Je reconnais avoir commis une mauvaise action, mais je n'ai agi ainsi que dans l'intérêt de l'armée et de la patrie...

Le ministre hocha la tête sans répondre. Puis, tout à coup, il eut un geste brusque et s'exclama :

— Vous pouvez vous retirer, colonel... Je vous remercie...

Henry laissa échapper un soupir de soulagement. Mais, au moment où il allait sortir de la pièce, le ministre le rappela soudain :

— Avant de vous en aller, il faut que vous me disiez toute la vérité, colonel... Quand on a commis une erreur, on doit avoir le courage de la reconnaître et d'en accepter les conséquences... Donc, vous admettez avoir falsifié tout le contenu de cette lettre, n'est-ce pas ?

Le misérable baissa les yeux et garda le silence.

Le ministre continua :

— Désormais, il est inutile de mentir... Comme vous voyez, la preuve de votre culpabilité est aussi claire que la lumière du soleil... Avouez donc !... Ayez au moins le courage de reconnaître la vérité !... Je suis disposé à interpréter votre acte avec indulgence, puisque vous avez cru bien faire...

Le visage du faussaire était devenu livide.

Faisant un effort surhumain, il réussit à balbutier :

— Oui... J'avoue que j'ai falsifié toute la lettre...

Quelques minutes de dramatique silence s'en suivirent.

Finalement, le ministre se tourna vers le capitaine Cuignet et lui dit :

— Voulez-vous appeler l'officier de garde ?

Quelques instants plus tard, le lieutenant de service se présentait sur le seuil de la porte.

Le ministre lui indiqua le coupable et lui dit froidement :

— Le colonel Henry est en état d'arrestation...

CHAPITRE CCCLXVIII

EN PRISON.

Le colonel Henry se trouvait dans une voiture qui le conduisait vers la prison. Le lieutenant qui avait été chargé de l'escorter se tenait assis à côté de lui.

Soudain le misérable s'affaissa sur lui-même et sa tête retomba sur l'épaule du jeune officier.

— Qu'avez-vous ? s'exclama ce dernier. Vous sentez-vous mal ?

Henry ne répondit pas.

Le lieutenant essaya de le redresser.

— Qu'avez-vous, mon colonel ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Rien... Ce n'est rien ! murmura le faussaire avec un faible gémissement.

— Nous allons bientôt arriver...

— Où ?

L'officier demeura silencieux. Qu'aurait-il pu répondre ?

En regardant son supérieur prisonnier, il ne pouvait se défendre contre un sentiment de vive compassion. Cet homme lui faisait vraiment pitié !

— Nous allons bientôt arriver à la prison, n'est-ce pas ? reprit le colonel en s'efforçant de sourire. A la prison !... Après que j'ai fait tout mon devoir, on m'envoie en prison !

Le lieutenant continuait de rester silencieux.

— J'ai fait tout mon devoir ! répéta le colonel avec une espèce de rugissement. Entendez-vous, lieutenant ? J'ai fait tout mon devoir !

— Je n'en doute pas, mon colonel...

— Et alors, pourquoi me regardez-vous de cette façon ?... Je lis une expression de mépris dans vos yeux !

— Vous vous trompez, mon colonel... D'ailleurs, je ne sais rien...

— Ah !... Vous non plus, vous ne savez rien ?... Je parie que Boisdeffre, Mercier, Gonse, du Paty et aussi Esterhazy, ce bandit, n'en savent pas plus que vous !... Et c'est moi qui dois expier leurs fautes !... C'est moi qui dois être le bouc émissaire parce que j'ai voulu les sauver !

Le lieutenant fronça les sourcils.

Que signifiaient ces accusations que cet homme lançait contre tant de personnes ?

Etait-ce donc vrai, tout ce qu'Emile Zola avait déclaré dans son « J'accuse » ?

Etait-il réellement possible que tous ces officiers de l'Etat-Major et du Ministère de la Guerre aient trempé dans cette vilaine affaire ?

Et Dreyfus ?... Etait-il donc innocent ?

Oh !... Dans ce cas, le scandale allait être énorme !

— Vous reconnaissez que j'ai raison, n'est-ce pas ? reprit Henry, comme s'il avait pu lire dans la pensée du jeune officier.

— Comment ?... Je vous répète que je ne sais rien, mon colonel...

— Vous en savez autant que les autres !... Vous vous êtes tous mis d'accord pour me perdre !... Mais je parlerai quand même !

— Je vous prie de ne pas m'insulter, mon colonel !
Henry baissa de nouveau la tête et ne dit plus rien.

Une sarabande de pensées désordonnées tournoyait dans son cerveau comme de la neige en pleine tourmente.

A quoi bon accuser les autres ?... A quoi bon tenter de se défendre ?

Désormais tout était fini !... Tout était perdu !

La voiture s'arrêta devant l'entrée de la prison.

D'un pas vacillant, le colonel suivit le lieutenant vers le corps de garde. Dix minutes plus tard, il se trouvait enfermé dans une cellule.

Maintenant, il se trouvait complètement isolé du monde et tout espoir était définitivement perdu !

Sa vie était brisée à jamais, comme celle d'Alfred Dreyfus !

Sa pensée se reporta sur Louise et ses yeux se remplirent de larmes... Jamais plus il ne la reverrait... Jamais plus !

Il était en prison... Il allait subir les mêmes tourments que l'innocent qui avait été condamné par sa faute !

Le misérable se prit la tête entre les mains et se mit à pleurer avec de bruyants sanglots.



CHAPITRE CCCLXIX

UNE BRILLANTE IDÉE.

Après avoir été démasqué par sa femme en présence d'Eddy et de son père, Ferdinand Esterhazy n'osait plus sortir de sa chambre.

C'était une bien désagréable histoire qui venait de lui arriver là !... Si l'Américain s'avisait de mettre la police à ses trousses, cela pouvait tourner très mal !

Le traître se demandait lui-même comment il avait pu se laisser entraîner à commettre une telle escroquerie.

Il aurait dû se dire que de telles affaires sont toujours très dangereuses ; mais il lui avait été tellement facile d'extorquer une grosse somme à Monsieur Elmwood qu'il n'avait pas su résister à la tentation.

Mais à quoi lui servirait cet argent s'il se trouvait enfermé derrière les barreaux d'une prison ?

Il se demanda longuement si le mieux ne serait pas de payer d'audace encore une fois et de descendre au restaurant de l'hôtel pour y dîner comme d'habitude, mais, finalement il décida de se faire apporter son repas dans sa chambre, car il lui répugnait énormément de se trouver de nouveau en présence du vieil Américain et de sa fille.

Tandis que le maître d'hôtel le servait, il lui demanda sur un ton de bonne humeur. :

— Que se passe-t-il de nouveau dans l'hôtel ?

— Pas grand chose, Monsieur le comte, répondit l'homme.

— Y a-t-il eu des arrivées et des départs ?

— Monsieur Elmwood et sa fille sont partis, mais cela, Monsieur le comte doit déjà le savoir, n'est-ce pas ? Monsieur Elmwood et Mademoiselle seront certainement venus prendre congé de Monsieur le comte ?

— Oui, oui ! répondit l'aventurier, s'efforçant de ne point laisser voir la joie immense qu'il éprouvait.

Puisque l'Américain et sa fille étaient partis, il n'avait plus grand chose à craindre. L'affaire se terminait donc mieux qu'il n'aurait osé l'espérer.

Dès que le maître d'hôtel se fut retiré, il se mit à manger d'excellent appétit. En même temps, il réfléchissait sur ce qu'il allait faire. Maintenant que son portefeuille était de nouveau bien garni, il n'avait que l'embarras du choix.

Finalément, il décida de quitter l'hôtel le soi même.

Dès qu'il eut terminé son dîner, il prépara ses bagages et les fit porter à la gare de Charing-Cross, de façon à ce que l'on put croire qu'il avait quitté Londres.

Ensuite, il s'en fut se mettre en quête d'une petite pension de famille où il retint un coquet appartement composé de deux pièces.

Les jours suivants, il vécut dans une délicieuse insouciance, dépensant l'argent à pleines mains et fréquentant les établissements les plus coûteux de la capitale.

Un soir, au cours de ses joyeuses pérégrinations, il rencontra, par le plus grand des hasards, la belle Mexicaine Inez qui se trouvait depuis peu à Londres où elle avait obtenu un engagement des plus avantageux.

— Ah !.. Comme je suis contente de te revoir, Fer-

dinand ! s'exclama la danseuse en se jetant au cou du misérable. Je n'ai jamais cessé de penser à toi. car tu es le plus bel homme et le plus agréable compagnon que j'aie jamais connu !

Esterhazy sourit d'un air flatté et ironique à la fois.

— A combien d'hommes as-tu déjà dit cela, ma jolie Inez ? répliqua-t-il.

— A aucun autre, Ferdinand... Je te le jure !

— Sur quoi le jures-tu... Sur la vertu que tu as perdue depuis longtemps ?

La Mexicaine fit une grimace de dépit.

— Comme tu es méchant ! se lamanta-t-elle. Tu ne mérites pas que je pense tellement à toi !

Esterhazy l'attira contre lui et l'embrassa.

— Je suis quand même bien content de te voir, lui dit-il. Maintenant, nous allons rester ensemble...

— Vraiment ?

— Oui.. Je suis tout seul en ce moment et il y a longtemps que je n'avais pas vu une aussi jolie femme que toi... Nous nous sommes toujours très bien entendus, nous deux et il n'y a pas de raison pour que nous ne reprenions pas ici les excellents rapports d'amitié que nous avons entretenus à Paris...

Inez se mit à rire.

— Si tu dis cela, je suppose que tu dois être riche en ce moment ? fit-elle.

— Ça ne va pas mal du tout ! répondit le traître avec un air satisfait, et je suis prêt à t'offrir tout ce que tu voudras...

— Tout ce que je voudrai ?... Voilà une promesse bien imprudente, Ferdinand !... Tu ne serais peut être pas très content si je te prenais au mot !

— Je t'assure que je ne crains rien...

— Oh ! oh !.. Mais que fais-tu donc à Londres ?

— Rien... Je m'amuse...

— Et tu as assez d'argent pour vivre sans rien faire ?

— Jusqu'à présent, je n'en ai pas manqué... Et quand ce que je possède actuellement sera épuisé, je trouverai bien un moyen de me procurer de nouveaux subsides... Viens prendre une coupe de champagne avec moi..

Tous deux prirent place à une table et le traître comanda une bouteille du meilleur champagne.

— Est-ce que ta femme est ici avec toi ? lui demanda la danseuse tandis qu'il remplissait les coupes.

— Crois-tu donc que je suis devenu fou ?

— Non, mais je n'ignore pas que ta charmante épouse s'est toujours cramponnée à toi avec une obstination digne d'un meilleur sort !

— Oui.. Mais cette fois, j'ai réussi à me débarrasser d'elle d'une façon définitive...

— D'une façon définitive ?.. Ceci n'était peut être pas nécessaire, car, si je ne me trompe, elle t'a rendu d'assez grands services...

— J'espère bien que tu ne vas pas te mêler de me faire des leçons de morale, Inez !.. Vraiment, cela serait un comble !.. Tu devrais plutôt te réjouir de ce que je me trouve enfin complètement libre et que nous puissions nous amuser sans arrière pensées...

— Tu as raison... Et que fait ta femme, à présent ?

— Ne me parle pas d'elle... Cela gâte tout mon plaisir !.. J'aimerais bien qu'on ne me rappelle point ce qui s'est passé à Paris... Je voudrais oublier tout cela le plus tôt possible.

— Oui... Je comprends... Tu regrettes de ne plus être colonel, n'est-ce pas ?

— Quant à ça, non !.. Je vis beaucoup mieux ici qu'à Paris...

— Il me semble pourtant que ce doit être ennuyeux

pour un homme de n'avoir rien à faire.

— Je tâcherai de trouver une occupation... Pourrais-tu m'indiquer quelque chose ?

— Il me semble que tu pourrais être directeur de théâtre...

— Merci beaucoup ! s'exclama Esterhazy en éclatant de rire. Pourquoi pas horticulteur ou agent d'assurances ?

— C'est vrai, admit la Mexicaine. Ce genre d'occupations ne te conviendrait pas... Ce qu'il te faut c'est quelque chose d'exceptionnel, qui te rende célèbre dans le monde entier...

— Quant à ça, je crois que c'est déjà fait ! s'exclama le traître avec un rire cynique. Grâce à la belle réclame que les journaux m'ont faite, je suis déjà connu comme un personnage qui ne vaut pas la corde pour le pendre !

Inez le regarda fixement.

— Sais-tu ce que tu devrais faire ? dit-elle.

— Voyons ce que tu as encore imaginé..

— Tu devrais écrire tes mémoires...

Esterhazy réfléchit un instant, puis il s'exclama :

— Par le diable !... Ceci n'est pas du tout une mauvaise idée !

— Nest-ce pas ?... Tous les hommes célèbres écrivent leurs mémoires et ils trouvent sans peine des éditeurs qui leur payent de jolies sommes pour les publier. Pourquoi ne le ferais-tu pas aussi ?

Le misérable hochait la tête avec un air approbateur.

— Tu as raison, Inez, fit-il. Buvons à ton excellente idée !

Tandis qu'ils buvaient, le régisseur s'approcha pour dire à Inez que son tour de danse était venu.

La jeune femme embrassa rapidement Esterhazy

et lui dit :

— Je reviens dans un quart d'heure.. Attends-moi...

Demeuré seul, le traître se mit à penser à ce que la Mexicaine venait de lui dire. Il était tellement absorbé dans ses méditations qu'il ne remarquait rien de ce qui se passait autour de lui.

Il était certain que s'il écrivait ses mémoires, il n'aurait pas grande difficulté à les faire publier, grâce à l'intérêt que, dans tous les pays, le public portait à l'affaire Dreyfus et à tout ce qui s'y rapportait.

Mais il était aussi possible que de hautes personnalités, craignant de se voir mises en cause et désireuses d'éviter que certains de leurs actes soient publiquement dévoilés, lui offriraient de grosses sommes pour qu'il se taise !... De l'une comme de l'autre façon, il y avait là un moyen infallible de gagner beaucoup d'argent !

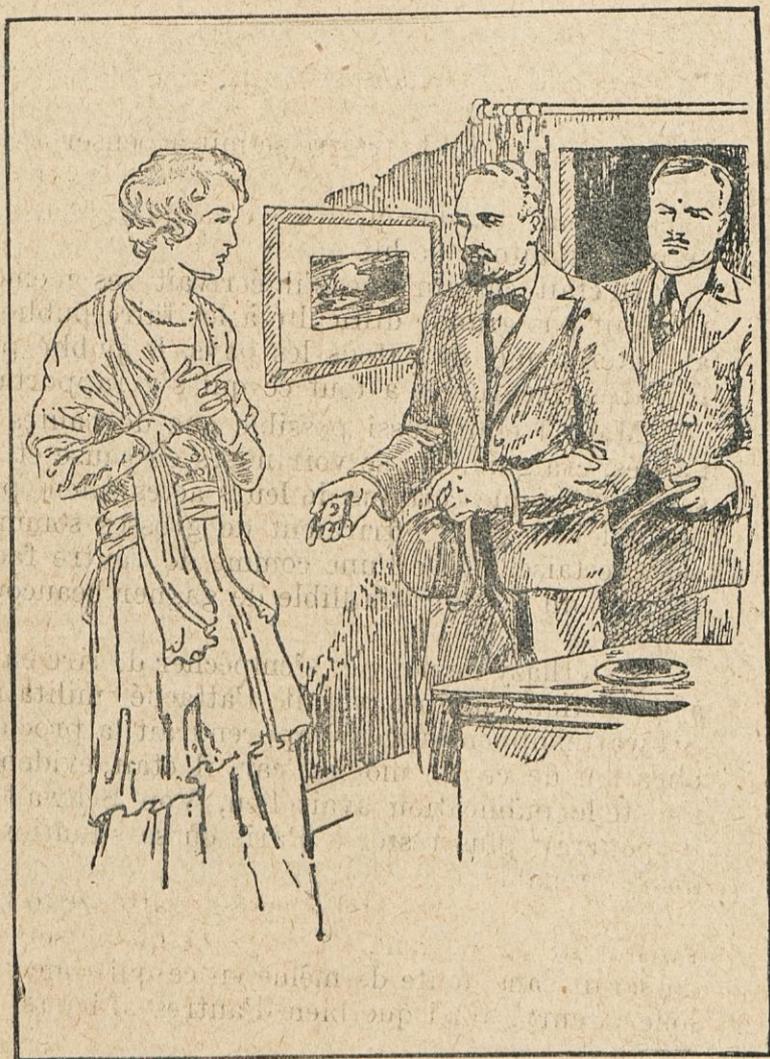
Esterhazy ne pouvait s'empêcher de rire en pensant à l'émotion qu'éprouverait l'attaché militaire Von Schwartzkoppen quand il apprendrait la prochaine publication de ces mémoires, car, il était évident que si une telle publication avait lieu, Von Schwartzkoppen ne pourrait plus rester à Paris où sa situation deviendrait intenable.

Pour éviter une telle chose, l'attaché n'hésiterait sans doute pas à donner n'importe quelle somme. Et il en serait sans doute de même en ce qui concerne le colonel Henry, ainsi que bien d'autres officiers de l'Etat Major !

Esterhazy était au comble de la satisfaction.

Cette petite Inez était vraiment une femme de génie. Ce n'était assurément pas cette sotte de Clara qui aurait jamais pu avoir une idée comme celle-là !

Et puis, il y avait encore une possibilité d'un autre



— *Une perquisition ! balbutia la malheureuse.*
(Page 2632).

C. I.

LIVRAISON 327

genre : celle de se rendre auprès du ministre de la Marine Britannique et lui demander de lui confier une mission. Esterhazy était fort bien renseigné au sujet des navires de guerre français ainsi qu'au sujet des fortifications des ports de la Manche et de l'Atlantique. Les renseignements qu'il aurait pu donner dans cet ordre d'idées pouvaient être d'une grande utilité à la marine anglaise et l'on n'hésiterait sans doute pas à en donner un bon prix.

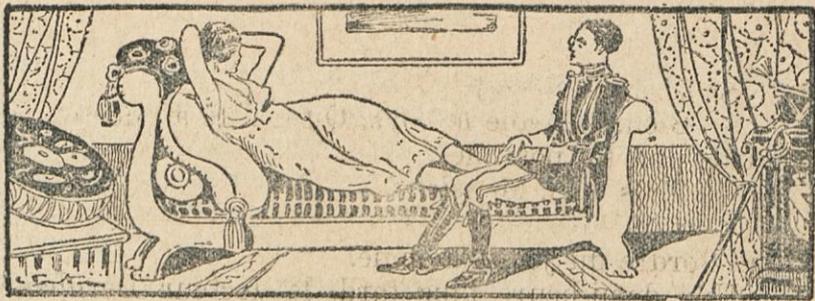
Quand Inez revint auprès de lui, elle le trouva d'excellente humeur et en train d'échafauder de superbes projets d'avenir. Il se sentait plus optimiste que jamais et n'éprouvait pas le moindre remords d'avoir abandonné sa femme et ses enfants. Le vieux Donati n'était-il pas là pour prendre soin d'eux ?

Et, en pensant tout-à-coup à son beau-père, le misérable eut un sourire diabolique.

« Celui-là aussi donnera bien quelque chose pour que je ne publie pas mes mémoires ! se disait-il. L'excellent homme a une peur terrible du scandale !

Et, appelant le garçon, le traître commanda une autre bouteille de champagne.

— Nous n'avons pas besoin de nous gêner ! dit-il gaiement à Inez lorsqu'elle revint. Bientôt, grâce à ta brillante idée, nous aurons de l'argent à ne pas savoir qu'en faire !



CHAPITRE CCCLXX.

JAVA, TERRE DANGEREUSE.

Claus de Groot éprouvait nettement l'impression d'avoir fait une grande sottise.

Il se disait qu'il aurait dû repousser catégoriquement la requête de Koma quand elle lui avait demandé la permission de rester dans sa maison.

— Je ne fais qu'une bêtise après l'autre ! pensait-il avec dépit.

Il se sentait fort indisposé. Il avait très mal à la tête et il éprouvait de pénibles douleurs dans tous ses membres.

Tandis qu'il demeurait plongé dans ses tristes réflexions, Koma vint le voir.

— Allez-vous un peu mieux, Monsieur ? lui demanda-t-elle.

— Non, pas du tout, répondit-il sèchement.

— Ne voulez-vous pas que je fasse venir un médecin ?

Et, comme Claus ne répondait pas, elle reprit :

— Je crois que cela vaudrait mieux, Monsieur... Vous avez besoin de soins éclairés... Je vais dire au boy d'aller chercher le docteur...

— Elle a raison, après tout, se dit le jeune homme.

Et il répondit enfin :

— Bien... Envoie le boy... Qu'il dise au docteur de venir le plus tôt possible...

— Très bien, Monsieur...

Koma s'éloigna et s'en fut transmettre au domestique l'ordre du jeune homme.

Une demi-heure plus tard, le docteur Bernhagen apparut.

— Qu'avez-vous donc, Monsieur De Groot ? s'enquit-il. Vous n'avez vraiment pas bonne mine !... Auriez-vous été pris de fièvre ?

— Non, répondit Claus... C'est ce bandit de Koalwink qui m'a joué un vilain tour...

— Comment ça ? s'exclama le médecin avec un air très étonné. Expliquez vous...

Se disant, il prit une chaise et s'assit auprès du malade.

Claus se mit à lui raconter ce qui lui était arrivé.

— C'est fantastique s'écria le docteur, quand il eut terminé. Comment avez-vous pu être si imprudent que de vous rendre chez cet homme après ce qui est arrivé ? Je vous avais pourtant recommandé de vous tenir sur vos gardes !... Je vous ai dit et répété je ne sais combien de fois que cet individu est une des plus dangereuses canailles de toute la colonie !

— C'est vrai... Et je ne voulais pas non plus aller chez lui, car son invitation me paraissait tout à fait inexplicable. Mais Monsieur Van Aglerberg, que j'avais mis au courant de la chose, était d'avis que, puisque Koalwink lui-même ne paraissait pas me garder rancune de la leçon que je lui avais donnée, j'aurais eu tort de repousser ses avances, d'autant plus que la collection d'orchidées qu'il me priait de venir visiter méritait réellement d'être vue...

Le médecin réfléchit un instant. Puis il dit en ho-

chant la tête :

— Monsieur van Aglerberg a été mal inspiré de vous donner un conseil de ce genre... Mais en somme, vous l'avez échappé belle... Cela aurait pu finir beaucoup plus mal... Voyons, maintenant, quel a été l'effet de cette lamentable aventure sur votre organisme... Veuillez me tendre votre bras...

Claus présenta son poignet au médecin qui se mit à lui examiner le pouls.

— Vous avez une bonne fièvre ! remarqua-t-il. Ouvrez un peu votre chemise, je vais voir comment va le cœur...

Le jeune homme obéit et le docteur l'ausculta longuement.

— Je crois qu'il n'y a pas grand danger, déclara-t-il finalement en relevant la tête. Souffrez-vous ?

— Un peu...

— Epreuvez-vous une sensation de vertige ?

— Non... Je n'éprouve rien autre qu'un violent mal de tête et des courbatures dans tout le corps.

— Oui.. Evidemment... Cela est la conséquence naturelle de l'intoxication que vous avez subie...

— Mais comment est-il possible que le parfum d'une fleur puisse produire à lui seul un effet aussi néfaste sur l'organisme d'un homme en bonne santé ?

— Cela ne serait pas arrivé si vous ne vous étiez pas endormi ; s'il en était autrement, les gens qui travaillent à la culture de ces fleurs et Koalwink lui-même seraient empoisonnés depuis longtemps... Mais si l'on ne vous avait pas réveillé, les exhalaisons de ces fleurs auraient finalement provoqué une asphyxie qui aurait très bien pu être mortelle...

— Mortelle ? s'exclama le jeune homme. Et vous pensez que Koalwink savait cela ?

— Evidemment qu'il le savait !... Vous êtes aussi

naïf qu'un petit enfant !... N'avez-vous pas encore compris que cet homme voulait provoquer votre mort d'une façon qui aurait pu être attribuée à un accident ?... Pour moi, cela ne saurait faire l'ombre d'un doute !

— Je puis à peine l'admettre ! répondit Claus. Je ne comprends pas qu'un être humain puisse convier un autre homme à un repas somptueux et le traiter avec la plus cordiale amabilité avec l'intention de l'empoisonner ensuite !

— Il est certain que cela demande une mentalité tout à fait anormale, mais je vous assure que cet homme-là en est parfaitement capable !... D'ailleurs, il faut avouer que son stratagème était fort ingénieux dans son genre... L'amabilité avec laquelle il vous a traitée était évidemment destinée à écarter les soupçons...

— C'est vraiment le comble de l'infamie ! s'écria Claus, transporté d'indignation. Je vais porter plainte contre lui...

— Je ne vous le conseillerais pas, dit Bernhagen. Comment pourriez-vous prouver qu'il a intentionnellement attenté à votre vie ?... C'est impossible !... Il n'aurait qu'à dire qu'il avait été obligé de vous laisser seul durant quelque temps, que vous vous étiez endormi pendant son absence et que vous aviez été empoisonné par les émanations des orchidées... Qui pourrait démontrer qu'il y a eu la moindre intention malveillante de sa part dans tout cela... La chose a beau être évidente, on ne peut pas condamner un homme sans preuves absolues... Vous n'avez qu'à rendre grâce au ciel de vous en être tiré à si bon compte, quoique l'état où vous êtes maintenant ne soit pas tout à fait sans gravité... Vous avez le cœur assez déprimé et je crois que vous feriez bien de venir passer quelques jours dans notre clinique, afin que nous puissions vous soigner pour le mieux...

— Non, répondit Claus. Je ne pense pas que cela

soit nécessaire... Je n'ai pas l'impression d'être gravement atteint... Koma me donnera les soins requis, conformément à vos instructions...

— Bien... Comme vous voudrez.. En tout cas, il faudra que vous restiez couché deux ou trois jours... Je vais vous laisser une ordonnance pour les remèdes que vous aurez à prendre et, si vous voulez bien me permettre de vous donner un bon conseil, retournez en Europe dès que vous serez en état de faire le voyage... Java n'est pas un pays pour vous... Croyez-moi, Monsieur De Groot si vous restez ici, cela ne vous réussira pas... Ce n'est pas seulement au danger que peut courir votre vie que je fais allusion, mais vous ne pourrez jamais faire de bonnes affaires ici, car Koalwink s'arrangerait certainement pour vous créer toute espèce d'ennuis et pour mettre à chaque instant des obstacles sur votre chemin... Il est fort regrettable pour vous que vous ayez frappé cet homme et vous avez aussi commis une grave erreur en prenant cette jeune Malaise dans votre maison...

— Je ne pouvais guère faire autrement... Elle m'a supplié de lui permettre de rester ici et, comme c'est elle qui m'a sauvé la vie, je lui dois incontestablement une grande reconnaissance..

— Oui... Mais vous auriez pu lui témoigner votre reconnaissance d'une autre façon... Enfin, ceci est votre affaire, Monsieur De Groot... Je crains seulement que cela ne fasse naître chez Koalwink un nouveau désir de vengeance. Et, cette fois, cela pourrait être tragique..

— Je n'ai pas non plus l'intention de garder indéfiniment Koma ici, dit le jeune homme. Un de ces jours, je tâcherai de lui faire comprendre amicalement qu'il vaudrait mieux qu'elle s'en aille, et je pourrais aussi remettre une petite somme à cette canaille de Savou pour qu'il puisse l'épouser...

Le médecin se mit à rire.

— Cela serait encore une erreur impardonnable ! s'exclama-t-il. Ce serait la plus grande sottise que vous puissiez faire !... Les Malais sont tellement méfiants !

— Eh bien ! je ne le ferai pas !... Mais ne parlons plus de cette misérable affaire...

— Oui, n'en parlons plus... Mais tenez-vous hors du chemin de Koalwink et retournez dans votre pays le plus tôt possible.

— Je le voudrais bien, mais je ne peux pas... Si vous m'aviez donné ce conseil quelques semaines auparavant, je l'aurais peut-être suivi... Mais maintenant, c'est impossible..

— Dans ce cas, je n'ai plus rien à dire, Monsieur Groot..

Le médecin s'approcha d'une table et rédigea une ordonnance assez longue.

— Maintenant, je vous laisse afin que vous puissiez vous reposer, fit-il en se levant. Je reviendrai vous voir demain et j'espère que vous irez déjà mieux... Je vais me rendre tout de suite chez Monsieur van Aglerberg et je lui raconterai votre aventure... Vous ne voyez pas d'inconvénient à cela, je suppose ?

— Pas le moindre...

— Merci... Croyez-vous que je le trouverai encore à son bureau à cette heure ?

— Non, certainement pas.. Si vous voulez le voir, il vaut mieux que vous alliez au « Konigin Bar » où il se trouve habituellement à cette heure...

— Bien.. Au revoir, Monsieur Groot...

Et le médecin se retira après avoir échangé une poignée de mains avec le malade.

Comme Claus de Groot l'avait prévu, le docteur

Berhagen trouva le directeur de plantations au « Koningin Bar » où il se trouvait attablé en compagnie de Koalwink.

— Voilà qui tombe bien ! se dit-il.

Et, après avoir salué les deux hommes, il s'assit à leur table, se plaçant de façon à faire vis-à-vis à Koalwink.

— Monsieur de Groot n'est pas là ? demanda-t-il d'un air indifférent.

— Jusqu'à présent je ne l'ai pas vu, répondit Monsieur Van Aglerberg. Mais je pense bien qu'il viendra...

— Il est allé chez vous aujourd'hui, n'est-ce pas ? reprit le docteur en s'adressant à Koalwink.

— Non, répondit le métis. Je l'attendais, mais il n'est pas venu.

— Il n'est pas venu ? répéta Bernhagen en fixant d'un regard pénétrant le visage de son interlocuteur.

— Non ! répondit l'autre vivement.

— Cela est extraordinaire ! remarqua Van Aglerberg. Je sais d'une façon certaine qu'il avait l'intention de se rendre chez vous ce matin pour visiter votre collection d'orchidées.. Il m'a annoncé qu'il ne viendrait pas au bureau aujourd'hui et, comme il n'y est effectivement pas venu, j'étais persuadé qu'il était allé chez vous...

— Je n'y comprends rien non plus, répondit le métis qui commençait à paraître mal à l'aise sous le regard scrutateur du médecin. Mais, excusez-moi, Messieurs... Je suis un peu pressé et il faut que je vous quitte...

— Pas encore ! s'exclama Bernhagen. J'ai encore quelques mots à vous dire...

Puis, appelant le chasseur du bar, il lui ordonna :

— Allez chercher le boy de Monsieur de Groot.... Vous le trouverez certainement à la maison...

Koalwink se demandait avec inquiétude où le docteur voulait en venir et pour quelle raison il le retenait.

— Je ne comprends pas du tout ce que vous me voulez, docteur Bernhagen, fit-il avec un air impatient. Je vous répète que je suis pressé et je veux m'en aller... Si vous avez quelque chose à me dire, vous me le direz une autre fois...

— Vous allez rester ! répliqua Bernhagen sur un ton autoritaire.

— Koalwink sursauta.

— Quelle est cette façon de me parler ? gronda-t-il, les yeux scintillants de colère.

— Inutile de vous mettre en colère, lui dit tranquillement le médecin. Il s'agit d'une affaire urgente et qui ne peut souffrir aucun délai...

A ce moment, le chasseur de l'établissement revint accompagné du boy de Claus Groot, dont le bungalow était tout proche du bar.

— As-tu ramené la voiture de ton maître ? demanda Bernhagen au jeune domestique.

— Oui, Monsieur...

— D'où l'as-tu ramenée ?

— De la plantation de Monsieur Koalwink, Monsieur...

— Bien... Tu peux t'en aller...

Puis, se tournant de nouveau vers le métis, Bernhagen reprit :

— Eh bien... Que dites-vous de cela ?

Koalwink était devenu très pâle.

— Que voulez-vous que je dise ? murmura-t-il.

— Oui... Je comprends que vous soyez embarrassé !... Vous voilà pris à votre propre piège, Monsieur Koalwink !

Van Agleberg, qui ne comprenait rien à tout cela, demanda au médecin :

— Qu'est-il donc arrivé, docteur ?

— Il est arrivé qu'une infamie a été commise ! s'écria Bernhagen en lançant au métis un regard terrible. N'essayez pas de mentir, Koalwink !... Monsieur de Groot est allé chez vous et je veux savoir ce qui lui est arrivé !... Allons !... Parlez !

Les lèvres de Koalwink s'agitèrent nerveusement, mais aucun son ne sortit de sa gorge.

— Allez-vous parler, oui ou non ! insista le docteur d'un ton menaçant.

— Je... je n'ai rien à vous dire, balbutia Koalwink.

— Dans ce cas, le Préfet, que je vais mettre au courant de cette affaire, saura vous faire parler... Avec des gens comme vous, il ne faut pas y aller par quatre chemins et vous pouvez vous attendre à être pendu haut et court, comme vous le méritez depuis longtemps... Et maintenant, allez-vous en d'ici..

Les yeux de Koalwink lançaient des éclairs de rage.

— Si vous osez porter plainte contre moi, cela vous coûtera cher ! fit-il d'une voix rauque.

— Fichez-moi le camp ! riposta Bernhagen.

Koalwink parut hésiter un instant, puis il s'éloigna et sortit du bar en faisant claquer la porte.

— Voudriez-vous nous expliquer, à présent, ce que signifie tout ceci, docteur ? demanda Van Aglerberg.

Bernhagen se mit alors à raconter ce qui était arrivé à Claus de Groot dans la plantation du métis.

— C'est presque incroyable ! dit le directeur des plantations quand le médecin eut terminé. Je savais bien que cet homme est une abominable canaille, mais je ne l'aurais quand même pas cru capable d'une aussi infernale machination !... Et que faudrait-il faire, d'après vous ?... Il me semble qu'il serait inutile de porter plainte contre Koalwink.. Il arriverait bien à s'en tirer d'une façon ou d'une autre..

— Naturellement... Aussi, telle n'est pas mon intention.. J'ai seulement voulu lui faire peur... D'ailleurs ce qui est arrivé à de Groot lui est arrivé par sa propre faute... Quel besoin avait-il d'aller se jeter dans la gueule du loup comme il l'a fait ?.. Je lui avais pourtant bien recommandé de se méfier de cet individu !... Et il peut se vanter de s'en être tiré à bon compte... Je lui ai dit tantôt que le mieux qu'il puisse faire maintenant serait de quitter le pays le plus tôt possible et de retourner en Europe, mais il ne veut pas... Il faudra donc trouver un autre moyen de le préserver du danger qui le menace... Ne pensez-vous pas que vous devriez écrire à son père pour le mettre au courant de cette histoire et lui demander ce qu'il faut faire, Monsieur Van Aglerberg ?.. Car, en somme, c'est à vous que le vieux Groot a confié son fils et, jusqu'à un certain point, vous êtes responsable de sa sécurité...

— Van Aglerberg hocha la tête et réfléchit un instant.

— Vous avez raison, fit-il enfin.

— Je suivrai votre conseil...

Puis, après une courte pause, il ajouta :

— Je suis d'autant plus ennuyé de tout cela que c'est moi-même qui ai conseillé à Claus de Groot de se rendre à l'invitation de Koalwink... Le saviez-vous ?

— Oui, Monsieur de Groot me l'a dit... Mais cela n'a pas si grande importance, après tout, car il est évident que si Koalwink n'avait pas réussi à attirer de Groot chez lui cette fois-ci, il aurait bien vite tenté autre chose dans le but de mettre ses projets de vengeance à exécution...

— Cela est assez vraisemblable, en effet...

— Eh bien ! envoyez votre rapport au vieux de Groot par le prochain courrier et espérons que cela donnera un bon résultat...

CHAPITRE CCCLXXI

UNE DECISION HEROIQUE

Un matin, à l'heure du petit déjeuner, tandis que Madame Groot était en train d'examiner sommairement le courrier qu'un domestique venait d'apporter elle trouva une lettre portant le timbre de Java et adressée à son mari.

Elle la tendit à Monsieur Groot en disant :

— Voici une lettre de Java, mais ce n'est pas de Claus.

— Ça ne m'étonne pas ! gronda le vieux. Ce polisson est bien trop paresseux pour nous écrire !

Ce disant, il ouvrit l'enveloppe.

Tandis qu'il lisait la lettre, son visage prenait graduellement une expression de plus en plus préoccupée. Ses sourcils se fronçaient et des rides profondes sillonnaient son front.

— Est-ce que ce sont des mauvaises nouvelles demanda Madame Groot.

— Oui ! répondit le multimillionnaire, sans relever la tête.

Madame Groot était toute frémissante d'inquiétude et attendait avec impatience que son mari ait terminé sa lecture.

Mais le vieux n'en finissait pas de lire cette lettre !

— De qui est-ce donc ? demanda la mère de Claus après un long moment de silence.

— De van Aglerberg, répondit Monsieur Groot.

Enfin, il avait terminé.

Repliant la lettre, il la mit dans sa poche.

— Ne vas-tu pas me dire de quoi il s'agit ? lui demanda sa femme avec impatience.

— Pas maintenant... Plus tard, répondit sèchement le vieux.

Madame Groot laissa échapper un soupir.

Elle comprenait bien pourquoi son époux ne voulait pas lui dire tout de suite ce qu'il y avait dans cette lettre, car il agissait toujours ainsi quand il recevait des nouvelles désagréables. Il avait l'habitude de les ruminer longuement lui-même avant d'en parler à qui que ce soit.

— Veux-tu encore un peu de café ? s'enquit-elle.

— Non, merci...

Groot se leva.

— Vas-tu déjà à ton bureau ? lui demanda sa femme.

— Non, répondit le vieux. Je vais dans ma chambre... J'ai une lettre importante à écrire...

« Ce sera la réponse à la lettre qu'il vient de recevoir ! se dit Madame Groot à part soi.

Durant toute la matinée, le vieux Groot demeura seul dans sa chambre où sa femme pénétra également à deux ou trois reprises, mais sans oser lui adresser la parole.

Il écrivait sans arrêt, et ne relevait même pas la tête quand la porte s'ouvrait.

Il suffisait de voir l'expression de son visage pour comprendre qu'il était de fort mauvaise humeur.

Que pouvait-il bien être arrivé pour qu'il soit si mécontent ?

Madame Groot finit par se dire que Claus devait probablement s'être rendu coupable de quelque nouvelle extravagance et elle ne pouvait se défendre contre un mortelle inquiétude.

Ce ne fut que vers midi que son mari vint la rejoindre.

— Il faut que j'aille au télégraphe, lui dit-il. Je serai de retour dans une demi-heure. En attendant, tu serais bien aimable de téléphoner à Juliana pour lui demander de venir ici aujourd'hui même si possible... Il faut que je lui parle.

Et il sortit sans donner d'autre explication.

Madame Groot se dirigea vers le téléphone. Quelques instants plus tard, elle était en communication avec Mademoiselle Heydenrich.

En apprenant que le père de son fiancé la demandait d'urgence, la jeune fille assez inquiète et elle demanda ce qui était arrivé. Mais Madame Groot ne put naturellement pas lui répondre, puisqu'elle même ne le savait pas encore.

— Tout ce que je sais, c'est que mon mari veut te parler, dit-elle. Et il désire que tu viennes le plus tôt possible...

— Avec maman ?

— Oui, bien entendu...

Enfin, quand son mari rentra à la maison, Madame De Groot lui annonça que Juliana viendrait vers quatre heures, avec sa mère.

Le vieux ne répondit pas.

Madame Heydenrich et sa fille arrivèrent à l'heure dite.

Monsieur de Groot les reçut avec un air sombre et les invita à monter au salon du premier étage.

En gravissant l'escalier, Juliana chuchotta à l'oreille de sa future belle-mère :